Document généré le 8 août 2025 00:38

Biscuit Chinois
Littérature pop

Birdie

Sylvie Scurti

Numéro 4, 2007

Roulottes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2376ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)
1920-7840 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Scurti, S. (2007). Birdie. *Biscuit Chinois*, (4), 60–69.

Tous droits réservés © Éditions Biscuit Chinois, 2007

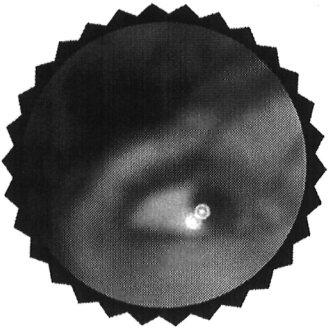
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



Sylvie Scurti

Sylvie est née à Montréal il y a de cela longtemps, mais pas trop. La moitié de ses racines sont italiennes et les autres, elle les cultive dans son jardin. Dans ses loisirs, elle pratique la baboune, le lancer de l'assiette sur le mur et le cri maternel. Autrement, elle est généralement d'humeur agréable, suffisamment du moins pour s'endurer.

birdie

L'ENVIE DE FILER AU CENTRE-VILLE pour aller *chiller* avec mes copines me tenaille, histoire de me faire oublier. Au lieu de quoi je vais faire mes maudits bagages et attendre le cri de mort de ma mère donnant l'appel d'embarquement aux passagers de la fourgonnette familiale en route pour Saint-Trou. Je m'appelle Carine avec un C. J'aurai bientôt 15 ans et il paraît que j'en ai l'air de 18 avant de parler, s'amuse à me répéter ma subtile de mère. Je déteste les vendredis depuis que mes parents imaginatifs (que je souhaiterais imaginaires) ont décidé que nous allions passer nos week-ends d'été dans cette caravane jaune pisse dressée sur un terrain de camping à une heure et demie de route, attenante un golf de neuf trous. Un neuf trous dans un trou nommé Saint-Trou, où tout le monde se plaît à part moi qui meurs d'ennui à petit feu de camp. Cette année, ils ont voulu faire autrement que de louer un sempiternel chalet dans les Maritimes en compagnie des moustiques et de la pluie. Moi qui rêve d'estampiller chaque page de mon passeport de tampons exotiques. On repassera dans une autre vie, faut croire. J'aurais préféré qu'ils achètent une tente-roulotte pour qu'on puisse la promener partout. Ça nous aurait changés de la même bande de morons qui boivent leur bière autour du feu dans leurs trois mètres

carrés de terrain gazonné. Et dire qu'ils trouvent le moyen d'y planter des fleurs.

Dernier appel aux passagers à destination de Saint-Trou, j'abdique. Après ce qui me semble des années, j'ouvre les yeux et j'entends à travers mes écouteurs ma mère qui essaie d'enterrer la voix de Mick Jagger dans mes oreilles en essayant d'imiter une de ses grimaces. C'est fou comme une personne sans sa voix perd son air intelligent. Encore faut-il qu'elle en ait un préalablement. Par la vitre, j'aperçois un panneau routier annonçant les 80 kilomètres restants. Je souhaite mourir d'une leucémie d'ici là, et replonge dans un coma volontaire.

Arrivée au joyeux camping, je remarque la voiture des parents du petit Michel, c'est toujours ça de gagné. Michel est plus jeune que moi d'un an seulement, mais, comme tous les garçons de son âge, c'est un nain. Un nain avec une couleur de cheveux indéfinissable, comme si, fœtus, il avait baigné dans une solution décolorante au lieu du liquide amniotique. Enfin. Avec Michel, je peux me défouler abondamment et batifoler. Je décide de tout. Je peux aussi m'amuser à ses dépens aussi parce qu'il est en totale admiration devant moi, prêt à absorber n'importe quelle niaiserie habilement débitée. En prime, il m'est permis de le tabasser physiquement parce que de ce côté, il sait me donner la réplique. Un adversaire de bousculade de calibre. On tente parfois des acrobaties ensemble, comme des gens de cirque, des numéros de corps à corps, des cloches. Avec lui, ma mère dit que j'ai l'air de mon âge, parce que je fais des jeux stupides. Je ne sais plus ce qu'elle espère de moi en fin de compte.

Je descends de la camionnette en décidant de devenir sourde et muette pour le week-end, histoire de me rendre la vie plus facile. Ma mère me donne une demi-douzaine d'ordres que je n'entends pas. Je suppose que de porter mes

bagages fait partie du lot. Je lance mon sac d'une propreté discutable sur ma couchette et me sauve voir si Michel traîne quelque part pendant que le visage de ma mère se déforme encore une fois.

Je traverse plusieurs propriétés en m'assurant de bien piétiner les aménagements paysagers. Voilà la fille du terrain 14 qui flatte sa bedaine de femme enceinte en buvant un verre de lait au soleil. Tout le monde s'occupe d'elle avec des yeux hébétés. Je veux être enceinte aussi, mais ailleurs qu'à Saint-Trou. J'approche la roulotte de Michel en sifflant notre code, une mélodie dérivée d'un Malajube remixé. Je répète le son en pensant que je pourrais ainsi appeler un chien. Je repousse l'idée que Michel est mon chien, mais seulement après en avoir évalué les avantages possibles. Pas de réponse. Je mets les mains en lorgnette et scrute la moustiquaire arrière de leur roulotte hyper-dimensionnée. La famille de Michel est une experte du camping immobile. L'intérieur est tout décoré de multiples babioles, et tant de jeux de société y sont empilés qu'on se croirait au rayon plein air réinventé de Toys'r us. Je me surprends à les envier, ne serait-ce que pour posséder la version avancée du domino à 18 points. Puis, j'aperçois inopinément du mouvement à l'intérieur, une forme de danse avec des morceaux de corps que je distingue mal; un genou, une main, une cuisse, une fesse… Mon Dieu, la mère et le père Michel en train de faire valser la roulotte au milieu du ghetto en pleine heure de pointe. Je prends mes jambes à mon cou et cours un demi-marathon, propulsée par la honte. Et ce n'est même pas moi qui me suis fait prendre.

En bas de la côte, après un boisé assez dense pour fumer en cachette, mais pas assez pour craindre les loups, trône le golf de neuf trous, avec la cabane du gardien. La plupart du temps, c'est Bruno, le fils du propriétaire, qui y travaille. C'est à lui qu'on règle les parties et qu'on rapporte les bâtons.

Bruno connaît aussi toutes les prévisions météorologiques; un garçon pratique, assez beau bonhomme en plus, mais d'un style régional je dirais, du genre qui ne connaît pas le nom des rues du centre-ville et qui se perd dans les circuits du métro. J'arrive en trombe dans la cabane, hors d'haleine, sans voix. Il lève les yeux de son journal.

— Qu'est-ce qui t'arrives, t'a mis le feu ?

— J'ai vu…

— T'as vu quoi ?

— …

— Tu veux faire une partie ?

— Juste frapper des balles.

— Il n'y a pas de clients, je vais aller avec toi.

Bruno remplit un panier à ras bord de balles usées et m'invite à le suivre au premier trou. À tour de rôle, nous frappons les balles du panier, et tranquillement, j'arrive à ne plus penser aux parents de Michel. Nous passons un bon moment à nous défoncer, à vouloir crever l'horizon et à rire de nos pires coups. Il me dit que je suis douée, je sens une chaleur monter. Et voilà que je commence à râper le souterrain, comme un signal m'implorant d'arrêter avant le désastre. Il m'enseigne une panoplie de mots anglais, ceux pour qualifier tous les coups spéciaux et ceux qu'on crie pour avertir du danger. Je hurle « FORE » aussi faux qu'un orignal en rut qui s'est trompé de saison. Je raconte qu'il serait vraiment chouette de faire un birdie le jour de sa fête (parce que je comprends *birthday*) et de crier « FORE » en même temps pour aviser d'un danger, comme par exemple moi, qui deviens de plus en plus grande et lucide. Bruno me dit qu'il me trouve très drôle en pinçant doucement ma nuque. Je me raidis aussi vite qu'un pain pita laissé à l'air libre. Puis, ses deux mains sur mes épaules, il chuchote près de mes oreilles :

— T'es vraiment une chouette fille.

— …chouette !
— T'as un copain ?
— …des copines, surtout.

Il glisse ses mains vers mes coudes pour emprunter ensuite des directions complexes. Il me fait la démonstration de son « coup d'approche », en français cette fois. Et graduellement, je sens que j'ai un corps, une taille avec une courbe, un creux dans le dos, une langue chaude et mouillée, des seins, un au moins. Pourquoi a-t-il fallu que l'hyper sexualisation des jeunes filles soit un concept dont je suis exclue ? J'ai la vague impression que ça m'aurait été utile maintenant. Pour tout bien faire, je plisse les yeux comme si je craignais d'être éborgnée par une balle de golf tout en empoignant mon ventre à deux mains, l'air d'une idiote en quête de protection ou de grossesse.

Je crois que ça l'a paralysé. Il a refermé sa bouche en retirant ses mains doucement, et le pouding au pain que j'étais devenue a rouvert ses yeux en tentant de se réunifier. J'étais plantée là comme un drapeau sur le vert et j'hésitais entre crier « FORE » ou applaudir le plus beau tir de Tiger Woods. J'avais les genoux fripés tellement ils tremblaient. C'est lui qui a terminé cette scène fébrile en m'annonçant que c'était l'heure de fermer la cabane, me classant probablement dans les causes désespérées. J'ai remonté la côte au ralenti et je suis entrée dans la roulotte jaune pisse en passant à travers ma mère, toujours au ralenti. J'ai collé mon oreille contre le tic tac de ma montre pour ne rien manquer, au cas où le temps s'arrêterait.

En soirée, les habitants du ghetto ont décidé de faire un feu de joie en l'honneur de la Fête du travail qui n'a lieu que dans trois jours. Ç'aurait été la Fête de la Reine, du pape ou n'importe quoi d'autre qu'ils auraient fêté quand même. Ils ont rien dans le crâne, c'est à se demander pourquoi ils ont passé tout droit le Noël des campeurs. Je

décide d'aller à cette fête en espérant pouvoir me piquer un ou deux fonds de bouteille. Je fais semblant de ne pas chercher Bruno, mais en réalité, j'ai les yeux qui balaient 360 degrés dans leur orbite pour capturer son ombre avant qu'il ne se matérialise. Michel et moi on réussit à voler assez de bière pour se sentir étourdis. La madame du terrain 24 me donne une bouteille pleine et les morons de voisins me chantent « et glou et glou » pour ma fête à venir. Entraînée par ces dégénérés, je cale ma bière. Puis une deuxième. Une des images qui me vient ensuite est celle où j'allume un bout de cigarette que j'ai ramassé par terre et je vois Michel qui rit en me pointant du doigt; j'allume le filtre. Je me rends à peu près compte que je fume, devant tout le monde et pas dans le boisé, mais je suis trop saoule pour en reconnaître la gravité. Je ressens une forme de lourde légèreté, inexplicable. J'écoute des sons qui me sortent de la gorge, une ébauche d'interprétation de la nouvelle version de la *Bittt à Tibi*. Le dernier souvenir que j'ai de cette célébration est que j'ai l'air con, ma mère est devenue un fantôme sans voix qui me conduit dans les toilettes, où je vomis ma semaine entière de nourriture.

Le lendemain, incapable de sortir de l'enclos du terrain 38, le nôtre, je flotte sur ma chaise longue en essayant de contrôler mon mal de mer. Les lunettes fumées ne me protègent pas entièrement des regards amusés et des sourires de compassion des voyeurs. La prochaine étape est de me mettre un sac en papier, genre de vomi d'avion que je n'ai jamais pris, sur la tête. Il n'y a que ma mère qui reste impassible mais je la sens jubiler par en dedans, et même, je la soupçonne d'aller jouer des cuillers en cachette dans notre coqueron de toilette, parce que je reste tranquille dans son royaume et qu'elle peut m'apporter des verres d'eau plate et des serviettes froides pour mon front. Elle jubile parce que je ne proteste pas et que je l'accueille, avec mes

yeux souffrants. Elle me flatte les cheveux. Aujourd'hui, c'est moi le chien.

Michel est venu occuper un coin de ma chaise en essayant de me faire dire deux mots de suite. J'ai trop mal au cœur. Je n'ai même pas la force de l'avertir que le taux de natalité dans sa famille pourrait augmenter d'ici peu, et que ses parents n'auront plus qu'un intérêt négligeable pour lui. Il m'annonce que son père ferme la roulotte ce week-end parce que des travaux à faire dans leur maison du 450 les occuperont pour les semaines à venir. Vu l'aspect de la roulotte, j'imagine la demeure de banlieue, assurément suffisante pour loger une personne de plus. J'ai comme une désagréable impression de fin prochaine, plus sérieuse que tout simplement la fin de l'été.

Vers 5 h de l'après-midi, quand j'ai pu me tenir debout sans tanguer et que l'idée d'un sandwich a commencé à faire son chemin dans mon estomac, je suis descendue au golf après avoir retourné la question au moins 150 fois dans ma tête. Bruno n'y est pas. Son oncle m'avise qu'il est parti ce matin pour la Côte-Nord, à cause de ses études. Mon cœur s'arrête. Tout d'un coup, je deviens Tom Hanks dans le soldat Ryan, suspendue dans un grand silence avec une douleur crescendo qui s'installe quelque part en dedans. Je me sens plus malade que ce matin. Je traverse le golf en désordre et vais me répandre sur le vert du 7e trou. C'est plus doux qu'un tapis gazon. Je roule d'une frise à l'autre, de gauche à droite, de droite à gauche. Je décide d'y rester jusqu'au prochain signal de danger. « FORE ».

★ ★ ★

L'été suivant, mes parents ont vendu la roulotte jaune pisse. Ils ont laissé miroiter l'idée d'un éventuel voyage dans l'Ouest canadien en pensant que ça me consolerait. Mon

scepticisme me fait me demander si leur conception de l'Ouest canadien va au-delà de la ville d'Ottawa. Ma mère et son enthousiasme me tuent. J'envisage de faire une fugue. Me sauver à Baie-Comeau, parcourir tous les terrains de golf à la recherche d'une sensation forte. Me faire crever un œil par une balle perdue ou me faire victime d'un traumatisme crânien. J'ai une peine d'amour intolérable, à retardement.

Quelques années plus tard, après l'Ouest canadien, les États-Unis et l'abandon des vacances familiales, j'ai croisé le petit Michel sur la rue Mont-Royal accompagné d'un gros chien de race douteuse. Il avait les cheveux noirs et une douzaine de piercings dans la figure. J'ai pensé le soulever de terre pour une acrobatie de retrouvailles, mais son attirail risquait de me balafrer le visage ou de m'arracher des cheveux. C'est lui qui m'a reconnue. Il m'a quêté une cigarette qu'il a portée à sa bouche à l'envers en me souriant de ses lèvres percées déformées. Je lui ai donné une taloche derrière la tête en le questionnant sur la santé de son petit frère. Il m'a demandé comment je savais. J'ai souri en pensant aux fesses de son père. Ou étaient-ce celles de sa mère ?

Que ton beigne vienne, que ta volonté soit faible.